

vigueur des troupes d'Austerlitz et de Iéna. Le dix-neuf commence l'exécution de ce plan dont on est obligé de reconnaître les fondemens dans les premières dispositions des mois précédens; la jonction de l'armée s'opère sous le canon de l'Archiduc. Le vingt, Napoléon rompt à Abensberg la ligne de l'ennemi, et sépare totalement la gauche du centre. Le vingt et un il détruit à Landshut cette gauche, s'empare des magasins, du parc, de tous les équipages, et des communications de la grande armée ennemie. Le vingt-deux, il revient à Eckmülh porter les derniers coups à l'armée de l'Archiduc, dont les débris se sauvent honteusement au travers de Ratisbonne et des montagnes de la Bohême. Si Landshut eût été attaqué à temps par la rive droite, les corps de Hiller ne pouvaient plus se retirer, et étaient entièrement écrasés sur les bords de l'Iser. Si Ratisbonne n'eût pas été livrée à l'Archiduc, ses débris, accablés par toute l'armée française sur les bords du Danube, coupés de Straubing, privés de tout passage et de tout moyen de faire des ponts, étaient réduits aux dernières extrémités. Ainsi, sans ces deux

contre-temps, l'armée du prince Charles était entièrement détruite en quatre jours : rien, du reste, n'en est échappé que par morceaux et en fuite.

» À aucune époque de l'histoire, on n'a vu une telle bataille, livrée sur un aussi grand terrain et dans des directions opposées, conduite à vue par la même tête, exécutée par les mêmes bras, avec une aussi rigoureuse précision, une telle rapidité et le meilleur emploi de tous les moyens : à moins qu'on en excepte toutefois dans le début de Napoléon en Italie, Castiglione, Arcole, et Rivoli surtout, où le génie avait devancé l'expérience.

» Il faut que les militaires se gardent bien de confondre ces manœuvres exécutées au loin, mais toujours en partant d'un centre unique, avec le système opposé de lignes étendues démesurément, sur lesquelles les plus grandes forces disparaissent; où le commandement suprême ne pouvant atteindre sur tous les points, la grande direction manque partout. L'un est le système des Daun, des Lascy, des Moreau : l'autre celui de Frédéric et de Napoléon.

Pendant ces batailles, tous ces mou-

vements de concentration et d'extension furent faits à la minute et dans la circonstance la plus opportune. Les troisième et quatrième corps, d'abord éloignés de plus de quarante lieues, se trouvèrent réunis dès le second jour par la manœuvre la plus audacieuse, pour entrer sur la même ligne de bataille. Le quatrième corps fit en trois jours trente-six lieues, en poursuivant les lauriers que d'autres corps venaient saisir en avant de lui. Ensuite Napoléon fait les détachemens successifs, à mesure des besoins de tout ce vaste champ, qu'il embrasse dans tous ses points. Avant d'attaquer à Landshut, il détache Lefèvre pour venir au secours de Davoust; avant Eckmühl, Bessières à la poursuite d'Hiller; avant Ratisbonne, Masséna sur le Bas-Danube et le Bas-Inn; à peine Ratisbonne est enlevé, qu'il envoie à Landshut les grenadiers d'Oudinot, les Bavares de Lefèvre, le corps de Lannes pour soutenir Bessières et former la tête de la colonne qui doit prévenir l'Archiduc sur Vienne. Cependant Napoléon ne laisse pas un instant douteux le succès de ces belles combinaisons, car les corps de Masséna et d'Oudinot, qui ont tourné

constamment la gauche de l'ennemi, sont toujours à même d'aider les corps engagés dans les journées du vingt, vingt et un et vingt-deux. Davoust, tenant tête à la majeure partie de l'armée ennemie, reçut à propos les secours dont il avait besoin; et s'il eût été poussé un peu le vingt et un, l'armée aurait eu quelques lieues de moins à faire le vingt-deux, et des chances de succès de plus.

» Jamais on n'a mieux vu tout ce que peuvent le *coup-d'œil* et l'*à-propos*. Ici, dans cet immense champ, pas un homme, pas un moment, pas le moindre avantage du terrain n'ont été perdus devant des ennemis qui ne savaient tirer parti ni des forces, ni du temps, ni des positions. Pas un combat n'était livré qui n'eût un but déterminé et souvent décisif. Il résultait de là non seulement grande gloire pour l'armée, mais grand profit pour l'humanité; car, dans les guerres mal conduites, on perd plus de moitié des hommes inutilement, soit par les combats livrés mal-à-propos, soit par les maladies qui suivent les campagnes prolongées. »

La stratégie semble surtout être la prédilection de l'auteur; il en a fait et

avec succès sa constante occupation. Il m'a montré la preuve authentique qu'il s'était exprimé, il y avait déjà deux ans, sur les célèbres campagnes d'Italie, en 1796, et celle de Marengo, précisément comme le fait l'Empereur dans ses dictées de Sainte-Hélène, qu'on vient de publier en cet instant; c'est-à-dire, qu'il avait deviné, saisi toutes ses idées et ses vues à cet égard. Il a fait un travail sur la topographie militaire du théâtre de la guerre en Italie, qui, présenté à Napoléon lors de son couronnement, le frappa tellement, qu'il s'écria : *J'aurais payé des millions pour avoir une telle chose quand je commandais ici.* A ce talent reconnu, mais ignoré de Napoléon, se trouvaient réunis encore beaucoup de traits de courage très-remarquables, et grand nombre de blessures. Malheureusement la fatalité a voulu que les hautes chances offertes à nos braves se soient trouvées finies précisément à l'instant où celui-ci, entrant dans la garde, allait sortir de la foule. On sait que l'Empereur se plaisait à y puiser; et son coup-d'œil si juste le faisait toujours à coup sûr. C'est sans entourage, sans intrigue, sans sollicitations aucunes, qu'on a vu surgir

inopinément les Lobau, les Drouot, les Bernard : mon ami allait avoir son tour; son heure était venue.

» Les bords de l'Abens et de la Laber, dit-il, sont désormais devenus classiques pour l'art de la guerre. Les militaires iront étudier là, bien mieux que dans les livres, les théories des grandes opérations. Là ils verront inscrite pour des siècles la resplendissante gloire des armées françaises! là est un de ses plus beaux monumens, impérissable à jamais, tant qu'on lira dans l'histoire que des batailles ont été livrées par le même général et les mêmes troupes, le dix-neuf à Thann, le vingt à Abensberg, le vingt et un à Landshut, le vingt-deux à Eckmülh, le vingt-trois à Ratisbonne; là les militaires apprendront la connaissance du terrain, la pratique du coup-d'œil, l'emploi des forces, l'opportunité des détachemens, tout le secret des grandes batailles, qui consiste à savoir s'étendre et se concentrer à propos, et diriger ses masses selon le terrain et les dispositions de l'ennemi. Mais ces manœuvres doivent servir de leçons, et non pas d'exemple; il faut les étudier et non les copier. Malheur à qui s'aviserait d'en

exécuter de pareilles, même dans des conjonctures analogues; car il y perdrait certainement son honneur et son armée. Pour oser les tenter et pour en venir à bout, il fallait la toute-puissance du génie et du commandement dans le chef, jointe au plus absolu dévouement de la part de toute l'armée.

» Ces manœuvres présentent une leçon précieuse sur une des parties les plus difficiles de la guerre. On y apprendra comment on peut arrêter l'exécution d'une opération commencée, et détruire ces avantages si vantés de l'initiative. Ici, en effet, l'Archiduc était en pleine opération quand Napoléon est arrivé. Si ces deux généraux avaient été d'une égale force secondaire, le chef français se serait hâté de gagner, par Donawerth et Ratisbonne, la rive gauche du Danube; il aurait gardé ces deux têtes en se réunissant entre Neustadt et Neubourg. Le chef autrichien aurait longuement manœuvré sans passer le Danube. Des semaines, des mois se seraient écoulés sans qu'il y eût rien de fait; on eût vu une campagne à la Daun ou à la Moreau. Si les deux généraux avaient été également supérieurs, le chef autri-

chien aurait continué sa pointe malgré celle des Français, se serait précipité sur le corps de Davoust, et l'aurait culbuté sur Ratisbonne: là, le livrant au corps de la rive gauche ou au canon de Stadthof, si la ville tenait encore, il serait venu avec sa masse tomber successivement sur le centre et la gauche de l'armée française, dont il aurait eu probablement bon marché. On peut supposer que Napoléon aurait manœuvré avec moins d'audace s'il eût eu affaire à un ennemi de cette force; car il a dit dès le début de sa carrière: *La guerre est une affaire de tact.* La première chose est de savoir contre qui et avec qui on guerroye. L'Archiduc le savait bien.

» Masséna, toujours grand à la guerre; Davoust, se montrant tous les jours plus digne des plus grands commandemens, donnèrent à Napoléon des preuves de zèle et de dévouement, qualités qui commençaient à devenir assez rares pour pouvoir être louées; mais Lannes fut l'*Achille* de l'armée, *glaive exterminateur* dans les cinq journées, ou, avec les mêmes troupes il combattit à de si grandes distances: à Arnhofen, à Attuhausen, à Rottembourg, à Landshut, à

Eckmühl, à Ratisbonne. Pourquoi des destinées qui se développaient si éclatantes, et qui alors atteignaient la maturité du premier talent, devaient elles être si vite terminées!!! Après ces illustres personnages, les généraux, les officiers, toute l'armée, jeunes et vieux soldats, cavaliers et fantassins, Allemands et Français, tous se montrèrent dignes du grand capitaine.

» Ces victoires de Napoléon furent couronnées par les plus grands résultats. La désorganisation des armées de l'Autriche, l'ouverture des chemins de sa capitale, l'envahissement de ses provinces et la destruction des préparatifs d'invasion, des magasins, de la landwerth, des milices, etc.; enfin, la perte des conquêtes éphémères des archiducs Jean et Ferdinand, etc.

» L'Autriche se trouvait violemment frappée et plus qu'à demi vaincue. Mais ce coup terrible se ressentait bien plus loin encore, dans toute l'Allemagne et même dans toute l'Europe. La coalition de 1809 venait d'être terrassée tout entière dans les champs de la Leber. Tous ses projets dépendaient de l'issue de la première bataille. Si l'affaire eût été dou-

teuse, ou si elle eût été contraire à Napoléon, si seulement il avait différé son attaque, qu'il eût attendu ses ennemis ou porté des coups moins assurés, il eût été bientôt rejeté de l'autre côté du Rhin et accablé par l'Europe entière. En ce même moment éclataient les insurrections organisées dans le Tyrol, la Westphalie, la Prusse; mais les triomphes d'Eckmühl arrêtaient l'embrassement qui allait s'étendre du Tyrol à la Baltique, rassermirent, pour le moment, la foi chancelante de la Prusse et de la Russie, retardèrent le départ de l'expédition anglaise, et dérangèrent le plan combiné contre la Belgique et la Hollande. Enfin, ces triomphes comprimèrent aussi, à l'intérieur de la France et dans nos armées, ces intrigues que nous verrons s'y développer plus tard, etc.

» Cependant, Napoléon ne devait pas laisser à l'Autriche le temps de réparer ses pertes; à la coalition celui de réunir ses forces et de renouer ses intrigues. Il fallait aller à Vienne pour forcer l'une et l'autre à la paix; car celle-ci était toujours le but de toutes nos guerres, comme le prix de tous nos triomphes.

» Après Eckmühl se présente une grande question de guerre et de politique. Que devaient faire les chefs des deux armées ? On a récemment approuvé l'Archiduc de s'être retiré en Bohême : on a blâmé Napoléon de ne pas avoir poursuivi et détruit une armée battue.

» Mais le prince Charles ne pouvait absolument faire autre chose que ce qu'il a fait. Il devait se mettre au plus vite à couvert ; il n'avait pas de choix. Seulement il a marché encore trop lentement, etc. »

» Napoléon aussi a fait ce qu'il devait. A deux marches en arrière de Ratisbonne, le prince Charles avait trouvé un pays de montagnes et de défilés, la Bohême, où la défensive est si favorable. A la droite du Danube, Hiller s'était rallié, renfoncé sur l'Inn, et même s'avancé sur Neumarck. Si Napoléon s'était engagé d'une ou deux marches au-delà de Ratisbonne, il laissait toute liberté au prince Charles de regagner, à Passau ou à Lintz, la rive droite du Danube, d'y faire sa jonction avec Hiller, de défendre les approches de Vienne

et de se réunir plus tard au prince Jean. Napoléon perdait alors le plus beau fruit de la bataille d'Eckmühl ; et ce n'était pas pour les laisser rejoindre qu'il avait séparé les deux armées autrichiennes. Il eût abandonné par là tout l'avantage de la victoire, de sa position et du terrain. Pour aller de Ratisbonne à Vienne, par la Bohême, le chemin est mauvais, difficile ; il forme un grand contour, un arc dont une autre route, belle, facile, directe, forme la corde. Or, c'est cette dernière qu'occupait Napoléon sur la rive droite du Danube. Vienne est sur cette même rive, entourée d'une forte enceinte, susceptible d'une grande défense. Il ne pouvait espérer de l'occuper que par une marche rapide, par un coup de main. Il ne pouvait donc hésiter un instant à y courir. Cette détermination lui présentait toutes sortes d'avantages : elle maintiendrait la séparation des diverses armées autrichiennes, concentrerait autour de cette capitale toutes les forces françaises de l'Allemagne et de l'Italie ; rappellerait au centre de la monarchie tous les corps ennemis destinés à faire insurger au loin les peuples

contre la France : toute autre conduite eût été une faute.

Aussi la marche sur Vienne s'exécute avec la même habileté qui en avait ouvert la route. C'est la même célérité dans la course, la même précision dans les mouvemens, la même étendue dans l'ensemble. Des ordres partent aussitôt pour Eugène, Bernadotte, Poniatowski. Napoléon fait écrire au premier : « Avancez en toute confiance, l'Empereur va percer au cœur de l'Autriche; l'ennemi ne tiendra pas devant vous, etc., etc. » Au dernier : « qu'il s'en rapporte à son zèle. » — Bataille d'Ebersberg, nullement connue.

» Cependant à côté de tant d'audace se multiplient toutes les mesures de prudence; une première réserve se forme à Ratisbonne, pour nous garantir la ligne d'opération sur la rive gauche du Danube; une deuxième se forme à Augsbourg, pour assurer la ligne d'opération de la rive droite; une troisième se forme sous le nom de corps d'observation de l'Elbe. Les places intermédiaires sont mises en état de défense. A Mayence, les conscrits, à mesure qu'ils arrivent

(Août 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 319
de l'intérieur, sont organisés en bataillons provisoires et acheminés vers l'armée, etc., etc. »

L'auteur après avoir décrit ici les dispositions nouvelles, continue :

» Ainsi cette armée française, tellement concentrée quand il faut combattre, s'étend maintenant en colonnes de corps échelonnés au fond de la vallée du Danube, suivant parallèlement la marche de l'Archiduc sur la rive opposée aux frontières de la Bohême, prête à faire face par la gauche le long du Danube, si l'armée de l'Archiduc se présentait. L'armée pouvait se concentrer aussi sur un point quelconque de sa ligne en quarante-huit heures. C'est par cet heureux mélange de concentration et d'extension de corps si nombreux, manœuvrant avec la précision d'un régiment, que Napoléon déterminait d'aussi immenses succès et déconcertait les plans de ses ennemis, etc., etc.

» Nous vivons à une époque, remarque l'auteur, où les capitales prennent une telle importance sur les affaires de la guerre, que tout doit être sacrifié à la conservation de ces centres de l'administration et de la vie des empires; de

leur occupation dépend presque toujours la défense et le sort des Etats. Les exemples de Vienne et de Berlin, dans les deux guerres précédentes, l'avaient assez démontré. Depuis, l'occupation de Paris en a fourni deux nouvelles preuves. Si la prise de Moscow et de Madrid semblait en donner de contraires, on a été réduit à brûler la première, ne l'ayant pas su conserver; et quant à la deuxième, il a fallu toutes les particularités de l'Espagne, qui ne se trouvent nulle autre part, tous les secours de l'Angleterre, les diversions de l'Europe, et une foule d'accidens, pour sauver la péninsule et produire cette exception à la règle générale. Les capitales doivent donc être mises à l'abri de l'invasion étrangère, afin de laisser aux armées la liberté de manœuvrer, et aux nations le temps de pourvoir à la défense générale. » Et à ce sujet il veut que Paris soit fortifié. C'était l'avis de Napoléon, dit-il; c'était aussi celui de Vauban, et c'est encore celui de l'ingénieur qui chez nous le remplace aujourd'hui, et qui ne porte qu'à cinquante millions les frais de cette défense tout extérieure, c'est-à-dire, au triple seulement de ce

qu'on consacre chaque année en embellissemens, constructions, etc. (*Projet du général H.*)

» Vienne, capitale de l'Autriche, était donc le but où tendaient également les deux commandans en chef, etc., etc.

» Or, aucune capitale n'était à cette époque dans une meilleure situation pour être défendue. A moitié couverte par le Danube, elle était entourée de deux fortifications : l'une extérieure, angulaire, à demi revêtement, qui enferme ses faubourgs; l'autre intérieure, formée d'une très-forte enceinte, etc.

» Napoléon se présente devant Vienne le dix mai au matin, quinze jours après Eckmühl, moins d'un mois après l'ouverture de la campagne; il fait occuper les faubourgs sans résistance; mais lorsque l'avant-garde se présente sur les glacis qui séparent les faubourgs de la ville, elle est reçue à coups de canon. Le maréchal Lannes envoie dans la place un aide-de-camp porteur d'une sommation. Cet officier est maltraité, retenu, et la ville tire contre ses faubourgs. Ceux-ci envoient une députation à Napoléon pour intercéder en faveur de Vienne. Il la renvoie avec une lettre de Berthier à

l'archiduc Maximilien, qui commandait dans cette capitale ; mais à l'arrivée de cette députation le feu des remparts redouble. Dès-lors Napoléon, qui voulait ménager cette capitale plus que ne le faisaient les princes autrichiens eux-mêmes, prend le moyen convenable pour forcer l'Archiduc à l'évacuer sur-le-champ. Profitant de l'énorme faute qu'on avait commise en négligeant de lier la place au Danube, il conduit lui-même le quatrième corps, jette un pont sur le petit bras qui sépare le faubourg *Landtraff* du *Prater*, et fait occuper le petit pavillon de *Lusthaus*. En même temps, pour répondre au feu de la place qui ne cessait de battre les faubourgs, et pour détourner l'attention de l'Archiduc, Napoléon fait établir une batterie d'obusiers, à peu près sur le même emplacement où se fit l'attaque des Turcs en 1684.

» A neuf heures du soir des obus sont lancés dans la ville. Alors se trouvait malade dans le palais paternel, la jeune archiduchesse Marie-Louise. Sur un simple avis de cette circonstance, la direction du feu est aussitôt changée et le palais respecté, O jeux de la fortune!

qui eût dit alors à Marie-Louise qu'à peu de mois de là ces mêmes mains qui faisaient trembler Vienne, tresseraient des couronnes pour sa tête; qu'au palais des Tuileries, épouse et mère, elle régnerait sur ces Français qui la frappaient d'épouvante !!!

» Cette résistance de l'archiduc Maximilien dans Vienne, était coupable, puisqu'il avait négligé tous les moyens de la rendre le moins préjudiciable possible aux habitans, et qu'elle ne pouvait d'ailleurs être utile ni à l'état ni à l'armée : Vienne pouvait être brûlée par un ennemi moins généreux, sans retarder d'une heure la possession de son enceinte. »

L'auteur fait ressortir les fautes des deux Archiducs, puis il continue ainsi :

« C'était beaucoup aux yeux de l'armée et de l'Europe d'avoir pris Vienne. Pour Napoléon c'était peu, lorsqu'il n'avait pas les ponts du Danube, parce que la fin d'une guerre de coalition n'était pas à Vienne; mais dans la dispersion des restes de l'armée autrichienne et de la ligue des Souverains, etc.

» Mais pour cela il fallait passer le Danube si impétueux, dans un moment

où les eaux étaient les plus élevées, devant une armée encore formidable, et au milieu du pays ennemi, etc., etc.

» Cependant, le bruit de l'entrée des Français à Vienne, vint confirmer dans les cours et chez les peuples d'Allemagne, la sensation produite par la nouvelle des victoires d'Eckmühl. Les projets d'insurrection et d'armement furent suspendus, les trahisons politiques ajournées, les associations particulières refroidies et comprimées. Schill, parvenu à réunir un corps de six mille hommes, en compromettant les noms des Rois de Prusse et d'Angleterre, ne trouvait plus de pays qui osât se déclarer pour lui, etc.

» Le cabinet de Londres même se ressentit de l'influence de ces triomphes. Les intrigues et les indécisions de son ministère n'en furent pas peu augmentées, et ses grandes diversions promises, de plus en plus retardées.

» La Cour de Prusse multiplia les démonstrations de fidélité aux traités, et feignit de poursuivre les partisans de Schill. Celle de Russie, notre alliée en apparence, se décida enfin à nous fournir son contingent; elle mit en mouvement, sur la Gallicie, un corps de quinze

mille hommes, beaucoup moindre que ne le portaient ses engagements; et encore pense-t-on généralement que les Russes ne s'avancèrent que pour contrarier les progrès très-rapides des Polonais, et surtout leurs principes.

» Le passage d'un fleuve comme le Danube est une opération fort difficile. Il ne suffit pas d'avoir un pont et de passer à l'autre rive, il faut déboucher au-delà, se maintenir et conserver le pont. Quand on considère l'effrayante immensité des objets nécessaires pour une telle construction et leur fragilité, ainsi que la terrible violence des obstacles qu'il faut vaincre, on a peine à concevoir que de telles opérations réussissent jamais. Ici il fallait traverser d'abord un premier bras du Danube, large de deux cent trente toises; un second bras de cent quarante toises, où se trouvait le grand courant, séparé du premier par une île large de cent toises; après cela on n'était encore arrivé que dans la grande île de Lobau, plantée d'arbustes et coupée de petits canaux. Il fallait enfin traverser, pour atteindre la rive gauche, un troisième bras, dont

la largeur variait de cinquante à soixante-dix toises. Le Danube, en cet endroit, est divisé en tant de bras, parsemé de tant d'îles, que c'est un véritable labyrinthe, à l'abri duquel l'ennemi pouvait approcher beaucoup de nos travaux. Ainsi, c'était une triple rivière à passer, un triple pont à construire, dont un était de la plus grande dimension, au milieu des ennemis, qui, de tous côtés, nous voyaient et nous entouraient. Dans la construction de ces ponts, il fallait se servir de bateaux de formes et de grandeurs diverses, ramassés au hasard, retenus par quelques cordages et quelques clous, pour lutter contre la violence de l'impétueux Danube. Tout cela fut fait et même fort vite, en raison de l'immensité des préparatifs que tous ces ponts exigeaient. Il faut néanmoins reconnaître que les inconvénients que présentait ce passage, étaient rachetés par de grands avantages. Si le Danube était plus large et divisé en plusieurs bras, il était aussi moins rapide et moins profond. Ces îles servaient à assurer les ponts partiels; enfin, celle de Lobau était comme une tête du grand pont,

une vaste place d'armes, d'où on pouvait arriver avec plus d'assurance sur la rive gauche, etc., etc.

» Les ponts, commencés le dix-huit au matin, furent terminés assez vite. Aussi, dès le vingt, le quatrième corps avait gagné l'île de Lobau. L'Empereur s'y rendit lui-même, et fit jeter le dernier pont devant lui. Son intention était de marcher directement à l'ennemi et de terminer l'œuvre si brillamment commencée à Eckmühl. Il avait rapproché de lui la majeure partie de l'armée, afin qu'elle pût défiler sans interruption sur la rive gauche.

» Le terrain où devait déboucher l'armée française était des plus favorables. En avant du coude que le fleuve formait en cet endroit et dont les bras s'élargissaient considérablement, se trouvaient les villages d'*Asparn* et d'*Essling*; le premier, à gauche, touchant à un bras du fleuve où il y avait fort peu d'eau; le deuxième, à droite, à deux ou trois cents toises en face du saillant du Danube. Plus à droite encore et à égale distance du fleuve, se trouve le bourg d'*Enzerdorf*. Entre *Asparn* et *Essling* il y a un millier de toises, et à peu près